

Cahiers LandArc 2021 - N° 43

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Les garnitures de shakos du XIX^e siècle
du Fort Saint-Louis de Fort-de-France
(Martinique)



LandArc

ARCHÉOLOGIE
RECHERCHE
COMMUNICATION

Les garnitures de shakos du XIX^e siècle du Fort Saint-Louis de Fort-de-France (Martinique) : témoins du passage des troupes de l'Ancien Régime à la Restauration

Jean Soulat⁽¹⁾ & Alexandre Coulaud⁽²⁾

Mots-clés:

Shakos, garnitures, Fort Saint-Louis, Fort-de-France, Martinique, Ancien Régime, Restauration, XIX^e siècle.

Keywords:

Shakos, fittings, Fort Saint-Louis, Fort-de-France, Martinique, Ancien Régime, Restoration, 19th century.

Résumé:

La fouille archéologique préventive du Fort Saint-Louis de Fort-de-France (Martinique) dirigée par A. Coulaud (Inrap Nouvelle-Aquitaine & Outre-mer) a permis de découvrir plusieurs fragments de garnitures de shakos en alliage cuivreux. Ces artefacts (plaque avec numéro de régiment) et micro-artefacts (écaille de jugulaire) appartiennent donc à des couvre-chefs datés de la Restauration, précisément de l'année 1821. La présence de ces éléments sur le Fort Saint-Louis met clairement en évidence le passage de troupes militaires françaises d'infanterie de ligne en Martinique au cours du XIX^e siècle comme le renseigne les archives historiques. Ainsi, grâce à ces restes, il est possible de mieux comprendre la stratégie militaire en vigueur du pouvoir français entre l'Ancien Régime et la Restauration. Ce type de *militaria* peut également se rencontrer sur d'autres sites archéologiques des Petites Antilles et de la mer des Caraïbes. Cet article a ainsi pour objectif de mettre en lumière ces vestiges de la culture matérielle archéologique coloniale contemporaine en faisant également écho aux découvertes effectuées en France métropolitaine.

Abstract:

*The rescue archaeological excavation of Fort Saint-Louis in Fort-de-France (Martinique) directed by A. Coulaud (Inrap Guadeloupe) has uncovered several fragments of copper alloy shakos fittings. These artifacts (a plate with a regimental number) and micro-artifacts (a jugular scale) belong to headgear dated to the Restoration period, specifically to the year 1821. The presence of these elements on Fort Saint-Louis clearly highlights the passage of French military troops of line infantry in Martinique during the 19th century, as the historical archives inform us. Thus, thanks to these remains, it is possible to better understand the military strategy in force of the French power between the Ancien Régime and the Restoration. This type of *militaria* can also be found on other archaeological sites in the Lesser Antilles and the Caribbean Sea. This article thus aims to highlight these witnesses of contemporary colonial archaeological material culture by also echoing the discoveries made in metropolitan France.*

(1) Archéologue – Ingénieur d'études, responsable de la culture matérielle, Laboratoire LandArc, UMR 6273 CRAHAM.

(2) Archéologue – Responsable d'opération, spécialiste du petit mobilier, Inrap Nouvelle-Aquitaine & Outre-Mer – Guadeloupe, EA 929 AIHP-GEODE.

1. CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE DU FORT SAINT-LOUIS, FORT-DE-FRANCE

Le projet de construction d'un nouveau bâtiment de logement au profit de la Base Navale de la Marine Nationale à Fort-de-France (Martinique) a engendré la réalisation d'un diagnostic archéologique puis d'une fouille préventive sur la superficie de l'ancien pavillon Hubert, représentant 745m² de surface. Positionné sur le sommet d'un éperon rocheux, orienté nord-sud et dominant la baie de Fort-de-France (fig. 1-2), l'emprise du projet se caractérise par une assiette horizontale à une altitude d'environ 23 m au-dessus du niveau de la mer au cœur du fort Saint-Louis, ancien Fort-Royal.

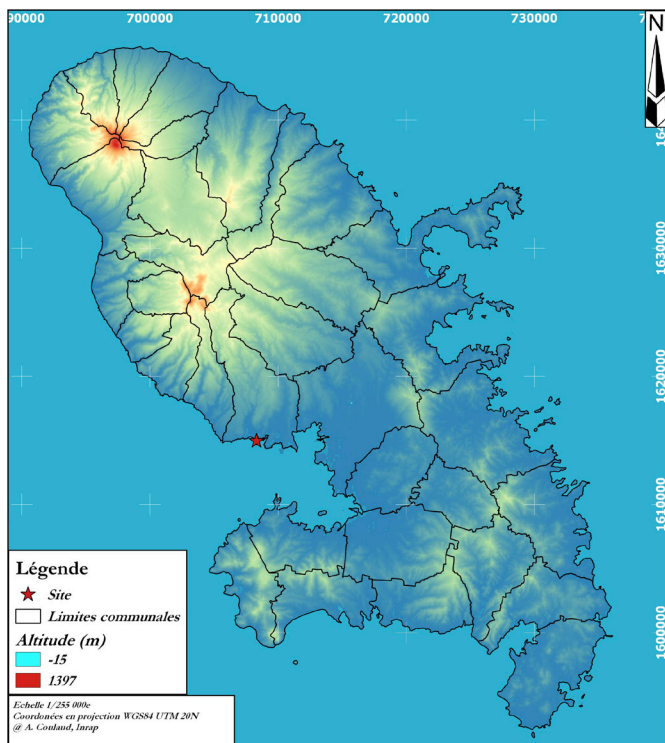


Fig. 1 – Localisation du Fort Saint-Louis, Fort-de-France, Martinique (A. Coulaud, Inrap).

Le site archéologique du pavillon Hubert a permis aux archéologues de l'Inrap de remonter sur les quatre siècles d'occupation militaire de l'une des fortifications les plus importantes des Antilles françaises.



Fig. 2 – Vue aérienne du Fort Saint-Louis vers l'est, Fort-de-France, Martinique (A. Coulaud, Inrap).

Le Fort Saint-Louis, base stratégique française dans les Caraïbes

L'histoire du Fort Saint-Louis commence en 1639 sous l'égide de Jacques Dyel Du Parquet, gouverneur et lieutenant général de la Martinique, qui décide de fortifier l'éperon rocheux s'avancant dans le Cul-de-Sac Royal appelé également la baie des Flamands, afin de défendre ce havre naturel.

Le Fort-Royal est à l'origine une fortification de terre et de bois (fossés, palissades) concentré sur l'extrémité distale du relief et devient rapidement, par la volonté des gouverneurs généraux successifs et les subsides accordés par le Roi, un complexe militaire de premier ordre, siège de la garnison principale de l'île. La fortification fera l'objet d'attaques de grande envergure comme en 1667 par une escadre anglaise menée par Lord Henry Willoughby, et en 1674 par une force des Provinces-Unies menée par l'amiral Michiel de Ruyter composé d'une quarantaine de navires et près de 8 000 hommes. La fortification sera occupée à deux reprises par les troupes britanniques, lors de la Guerre de Sept Ans (1756-1763) puis lors des guerres de la Révolution et de l'Empire (1794-1817). Le fort servira de base logistique principale dans l'important appui militaire français aux insurgés continentaux lors de la guerre d'Indépendance américaine (1775-1783). Il recevra différentes appellations au cours du temps, d'abord « Fort-Royal » puis « Fort Edward » sous les différentes occupations britanniques, « Fort de la République » lors de la Révolution et enfin « Fort Saint-Louis » sous la Restauration.

Quatre siècles d'occupation militaire

La fouille archéologique menée sur le site permet d'appréhender la succession de quatre siècles d'occupation avec la superposition de plusieurs bâtiments sur 2,6 m de stratigraphie (fig. 3).



Fig. 3 – Vue aérienne de la fouille du pavillon Hubert vers le sud-est, Fort Saint-Louis, Fort-de-France (Martinique) (HD prod.)

Au diagnostic, les premiers éléments attribuables au XVII^e siècle correspondent à des trous de poteaux et négatifs de sablières basses, témoignant des premiers bâtiments en matériaux périssables établis sur le site. Associée à ce premier niveau, une épaisse couche organique contenant un riche mobilier archéologique a livré de très nombreux boulets de canon et boulets ramés en fonte de fer de différents calibres ainsi que des fragments de grenades en fonte de fer. Au-delà de la première hypothèse de stockage de projectiles à proximité d'une batterie d'artillerie, cette découverte pourrait illustrer l'une des deux attaques d'envergure subies par le fort dans la seconde moitié du XVII^e siècle : 1667 ou 1674. Les poids et dimensions des boulets ne correspondant pas à des calibres utilisés par les Français ce qui permet de suggérer qu'ils soient plutôt liés à une attaque.

A partir de 1675, les plans disponibles figurent la présence d'une citerne maçonnée dans cette partie du fort ainsi que d'un glacis maçonné pour la récupération de l'eau pluviale et l'alimentation de cette dernière. Dans l'emprise de la fouille, un morceau du mur de la citerne a été retrouvé ainsi que deux des murs du glacis et le fond de celui-ci réalisé avec un mortier de chaux hydraulique.

Dans un deuxième temps, un vaste bâtiment aux fondations maçonnées de plan rectangulaire de près de 60m de long

est construit sur un vide sanitaire central à plancher de bois et adjoint d'une galerie longitudinale, elle aussi à plancher de bois. Ce bâtiment, destiné, au logement des officiers est construit au XVIII^e siècle, probablement après 1760. Son élévation est probablement réalisée en bois sur des fondations de pierres. Les découvertes effectuées sur le site suggèrent une couverture en ardoises, importées d'Europe ou d'Amérique du Nord. Il est implanté sur la vaste esplanade qui se dessine à cette époque entre la citerne du fort et son glacis d'alimentation découvert lors de l'opération (1675) ainsi que deux rangées d'arbres qui apportent fraîcheur et ombre aux logements, perceptible sur les plans d'époque, et comme cela est de rigueur.

Le niveau de remblai succédant la destruction du bâtiment du XVIII^e siècle a livré du mobilier d'origine britannique notamment de la céramique et le verre en quantité abondante et quelques éléments métalliques militaires (boutons, insignes, etc.). La Martinique et le fort sont occupés par les troupes britanniques durant les guerres de la Révolution et de l'Empire (1794-1817). Le bâtiment est détruit juste après le départ des troupes britanniques par un cyclone (1817) comme la majeure partie des bâtiments à élévation de bois du fort.

Dans un troisième temps, un édifice maçonné d'orientation différente de celle du précédent et de plan quadrangulaire est bâti entre les années 1826 et 1846. Celui-ci semble destiné à être une caserne d'infanterie. Il est fondé sur les vestiges du bâtiment ultérieur. Les fondations du bâtiment ainsi que son élévation sont entièrement en pierres hormis les encadrements des baies qui sont réalisées en briques. La partie centrale est bâtie sur un vide sanitaire maçonné sur pilettes, suggérant la fonction singulière de cette zone (pièce) de l'édifice. L'accès au bâtiment se fait par le biais de chemin pavés débouchant sur huit escaliers maçonnés. Une zone pavée permet de circuler le long du bâtiment probablement à l'abri de la couverture. Le bâtiment subit des transformations dans la première moitié du XX^e siècle avec l'adjonction aux galeries de petits édicules recevant des sanitaires dont les sols sont couverts de linoléum.

En 1969, l'édifice est rasé et un nouveau bâtiment voit le jour sur le même plan. Les murs en béton banché sont directement posés sur les maçonneries écrêtées du XIX^e siècle. Il porte le nom du lieutenant de vaisseau Hubert, membre du commando Kieffer qui débarqua le 6 juin 1944 en Normandie et qui fut tué par un tireur d'élite allemand sur la plage d'Ouistreham.

2. GARNITURES DE SHAKO SUR LE FORT SAINT-LOUIS

Sur le Fort Saint-Louis de Fort-de-France, deux fragments de plaques de shako en alliage cuivreux (Us 2008 – Iso 3, Us 2025 – Iso 7) et un reste d'écaïlle de jugulaire de shako en alliage cuivreux (Us 2055 – Iso 13) ont été découverts. Ces différents artefacts proviennent des couches d'abandon et/ou démolition du pavillon des officiers du fort construit à entre 1761 et 1766 (fig. 4). Ce grand bâtiment rectangulaire, orienté nord-ouest/sud-est, mesure environ 48m par 7. D'après les observations de terrain et les quelques données d'archives disponibles, il est construit en bois sur des fondations de pierres et s'ouvre sur une galerie couverte au sud-ouest. On y accède par un unique escalier réalisé en briques au nord-est, donnant sur une vaste voie pavée circulant entre le pavillon des officiers et la citerne du fort. Le bâtiment est détruit par l'ouragan de 1817, juste après l'occupation britannique de la Martinique, et qui fait des ravages dans le Fort-Royal. La zone est du bâtiment de la voie pavée semble servir de zone de rejet, de dépôt et concentre un très important mobilier archéologique attribuable au premier quart du XIX^e siècle. Entre 1831 et 1845, cette zone accueillera un nouveau bâtiment destiné à recevoir une caserne d'infanterie.

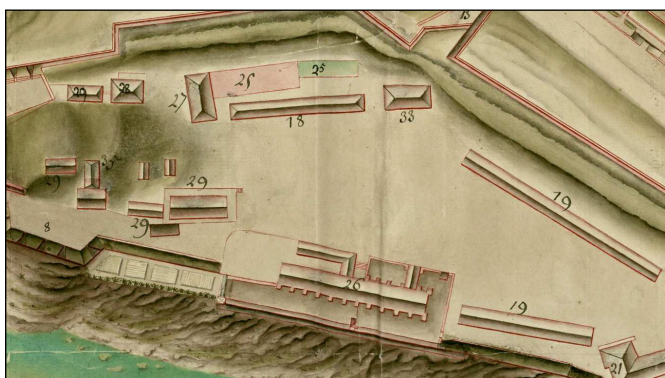


Fig. 4 – Extrait du «Plan du fort Royal de la Martinique. 1766. 12 mars 1767». Le pavillon des officiers apparaît en numéro 18. Le 25 représente la citerne du fort construite vers 1674 avec son glacis de récupération des eaux (25), un arsenal (27) et la caserne de l'artillerie (33) (Archives Nationales des Outre-Mer, FR ANOM 13DFC291A).

Origine du shako

Le shako est à l'origine un couvre-chef d'origine hongroise, porté par les hussards au XVIII^e siècle, appelé *csákó* dont le sens littéral est «chapeau à bord écarté». Les autres

orthographe couramment usités peuvent être *chako*, *czako*, *schako* ou *tshako*⁽³⁾. Cette coiffure militaire rigide fut apportée en France par les troupes hongroises, et plus particulièrement les hussards, qui servirent le Roi de France durant le XVIII^e siècle⁽⁴⁾. Elle fut d'abord un long cylindre sans visière sur lequel s'enroulait une bande d'étoffe. C'est au début du XIX^e siècle que la coiffure se généralise au sein des différents corps d'armée en France : chasseurs, hussards, fantassins ou voltigeurs. Le décret impérial du 25 février 1806 prescrit qu'«à dater de l'année 1807, les shakos(sic) sera la coiffure de l'infanterie de ligne». Il change de forme vers 1805, devient tronconique avec une visière, s'élargissant au sommet. Sous le Second Empire, le shako devient un cône tronqué à base elliptique⁽⁵⁾. Aujourd'hui, seuls les membres de l'infanterie de la Garde Républicaine et les élèves de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr (surmonté du casoar) portent encore le shako.

La forme générale de la plaque de shako français se retrouve dans les plaques de chapka polonaises du XIX^e siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale (fig. 5). Cette forme persiste jusque dans l'insigne de la Résistance polonaise, faut-il y voir une transmission de traditions militaires lors des nombreux échanges et alliances du Premier Empire entre France et Pologne ?



Fig. 5 – Insigne de l'«Armée de l'intérieur», Armia Krajowa (AK), plus important mouvement de résistance en Pologne durant la Seconde Guerre mondiale, reprenant le modèle des plaques des chapkas polonaises du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale et les mêmes codes que certaines plaques de shako françaises du Premier Empire et de la restauration (E. Champault, inrap).

(3) Tótfalusi 2001.

(4) De Montandre-Longchamps, De Montandre, De Roussel 1789, p. 312.

(5) Leloir 1961.

Ces plaques de coiffe venaient orner les couvre-chefs des soldats d'infanterie, d'artillerie, de gendarmerie et de cavalerie sous l'Ancien Régime, l'Empire et la Restauration, entre la fin du XVII^e et la 1^{ère} moitié du XIX^e siècle⁽⁶⁾. Les troupes de ligne portent encore durant le Directoire (1795-1799) les coiffures héritées de l'Ancien Régime, à savoir le chapeau (devenu bicorne) largement agrémenté d'accessoires tels que cocardes, ganses ou plumets⁽⁷⁾. C'est à partir du 26 octobre 1801 qu'apparaît en dotation dans les régiments de chasseurs à cheval et d'infanterie légère une coiffure destinée à une carrière exceptionnelle : le shako d'origine polonaise⁽⁸⁾. Aux termes du règlement, celui-ci doit être orné sur le devant « d'une plaque de cuivre faite en cor de chasse, de 2 pouces 3 lignes dans son diamètre et de 3 pouces dans le haut du cor ». Quelques années plus tard, toute l'armée ou presque portera le shako, arborant sur le devant une plaque métallique : « A dater du renouvellement de 1807, le shako sera la coiffure de l'infanterie de ligne », ainsi en décidera Napoléon par un décret du 25 février 1806. Entre 1806 et 1810, bien des modèles de plaque seront portés, échappant parfois complètement au règlement : rectangles à pointes tronquées, pentagones, écus, plaques en étain ou en plomb. Face à de tels débordements « ayant fait dans la forme du shako des changements qui ont détruit l'uniformité et la simplicité qui doivent caractériser les vêtements des militaires », l'Empereur décide en 1810 d'instaurer une plaque plus sobre et plus pratique. Cette plaque au règlement de 1810 sera un simple losange de métal portant le numéro du régiment, seul pour la ligne, au centre d'un cor pour la légère, avec une grenade pour l'artillerie et le génie. La cavalerie légère aura, quant à elle, une plaque à soubassement surmontée d'un aigle. 1812 sera l'année d'un dernier grand bouleversement, avec la disparition du bonnet à poil pour les grenadiers de ligne (et les carabiniers de la légère). Cette réforme touche bien sur la plaque du shako, figurant maintenant un aigle serrant des foudres posé sur un soubassement aussi nommé bouclier à l'antique. Ce soubassement est bordé de deux filets qui enserrèrent une branche de laurier et une branche de chêne, et se termine par une tête de lion de chaque côté. Ces dernières sont remplacées par des cors de chasse ou des grenades pour les compagnies d'élite. Le numéro est estampé ou ajouré au centre du soubassement. La ligne porte une plaque en cuivre jaune, la légère du fer blanc étamé, et le numéro se trouve de plus au centre d'un cor de chasse. Les chasseurs à cheval

reçoivent une plaque en métal blanc identique à celle de la légère, et les hussards la nouvelle plaque à la couleur de leur régiment (jaune ou blanc). L'artillerie, qu'elle soit à cheval ou à pied, verra le soubassement de la plaque décoré de canons croisés et portera des grenades sur les angles. Chaque corps particulier, ou presque, présente une plaque spécifique.

Plaques de shako modèle 1821

L'organisation des légions départementales a été modifiée en 1818 et 1819. Ainsi, une ordonnance du Roi, datée du 23 octobre 1820, modifie l'organisation de l'armée tandis que les légions départementales sont supprimées⁽⁹⁾. On en revient à la formation des régiments. En 1821, il y a 60 régiments d'infanterie de ligne et 20 d'infanterie légère. Le régiment est à trois bataillons. En même temps que leur ancienne appellation, les soldats retrouvent l'habit bleu. Le shako n'est plus en feutre noir mais en carton imperméable recouvert de tissu noir, une nouvelle plaque est créée similaire aux précédentes mais avec des changements : l'apparition d'un écu à trois fleurs de lys entouré de feuille et surmonté d'un couronne, le soubassement avec le numéro de régiment découpé à jour et une plaque mesurant entre 130 mm de long et 110 mm de large.

Au Fort Saint-Louis, deux fragments appartiennent au même modèle de plaque de shako en alliage cuivreux (probablement du laiton), voire à la même plaque, modèle daté de 1821 appartenant à un soldat d'infanterie de ligne⁽¹⁰⁾. Il s'agit pour la première plaque d'un soubassement (Us 2025 – Iso 7) tandis que la seconde, morcelée en 22 fragments, présente la partie sommitale d'une plaque (Us 2008 – Iso 3). Mesurant 105 mm de long sur 69 mm, la première plaque se compose d'une tôle martelée en laiton en forme de volutes. Ce soubassement présente le numéro de régiment ajouré, le 45^e d'infanterie de ligne, encerclé par un laurier aux extrémités en volutes. De part et d'autre, on retrouve des fleurs et feuillages. La partie sommitale n'a pas été conservée. Elle présentait à l'origine les armes de France

(6) Blondieau 1980 ; 1994.

(7) Tavard 1981, p. 161-200.

(8) Tavard 1981, p. 164-165.

(9) Blondieau 1994, p. 52.

(10) Blondieau 1994, p. 52.



Fig. 6 – Soubassement de plaque de shako de troupe d'infanterie de ligne, modèle 1821 (Us 2025 – Iso 7) du Fort Saint-Louis, Fort-de-France, avec comparaisons (crédit LandArc).

aux fleurs de lys dans un écu entouré de feuillage surmonté d'une couronne à la fleur de lys (fig. 6). La seconde plaque est très lacunaire, morcelée en 22 fragments dont le plus grand mesure 40x25 mm. Elle présente des restes de la couronne sommitale et de l'écu à fleurs de lys entouré de feuillage (fig. 7). La partie basse de la plaque n'a pas été préservée et qui présente à l'origine le numéro de régiment d'infanterie de ligne. Comme nous l'avons évoqué, il s'agit de deux plaques appartenant au même modèle d'infanterie de ligne de 1821. On sait que ces deux plaques ne viennent pas de la même unité stratigraphique, il est donc difficile de savoir, d'après le contexte archéologique, si ces deux éléments font

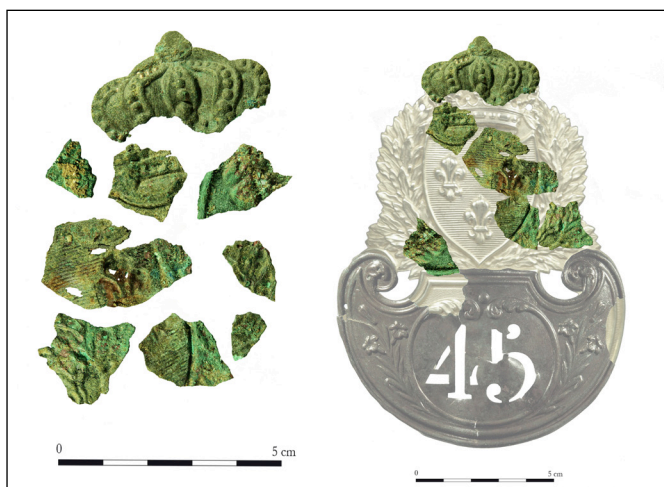


Fig. 7 – Partie sommitale de plaque de shako de troupe d'infanterie de ligne, modèle 1821 (Us 2008 – Iso 3) du Fort Saint-Louis, Fort-de-France, avec superposition du fragment de soubassement (crédit LandArc).

partie du même individu. Néanmoins, un indice pourrait suggérer cette hypothèse. En effet, un fragment faisant la jonction entre la partie sommitale et le soubassement de la plaque a été retrouvé dans l'Us 2008. Il s'agit d'un fragment qui manque sur la plaque de soubassement de l'Us 2025, alors que cette dernière est quasiment complète (fig. 8). On peut donc fortement penser que tous ces morceaux issus de deux secteurs différents font bel et bien partis de la même plaque de shako.



Fig. 8 – Fragment d'écaille de jugulaire de shako (Us 2055 – Iso 13) du Fort Saint-Louis, Fort-de-France, avec comparaisons d'un modèle de troupe d'infanterie de ligne de 1821 (crédit LandArc).

Ecaille de jugulaire de shako modèle 1821

On peut également citer un fragment de jugulaire en écaille de shako (fig. 8). Cet élément est fait d'une tôle repliée de forme rectangulaire à bord terminale arrondi. Les deux faces présentent un décor fleurdelisé. Plusieurs types de jugulaire de shako peuvent être identifiés sur les modèles datés entre le Directoire (1795-1799) et la Restauration (1815-1848). Ces jugulaires sont généralement faite d'une grande bande faite en tôle de laiton qui présente un décor en petites écailles travaillées. Cependant, on retrouve également des jugulaires dotées d'une grande bande en tôle à grandes écailles lisses avec deux ou trois vagues. Le fragment d'écaille du Fort Saint-Louis appartient à la première catégorie qui se retrouve sur des modèles de shako de la Restauration. Ainsi, ce petit morceau de jugulaire pourrait tout à fait appartenir à un shako de troupe d'infanterie de ligne comme celui évoqué plus haut avec les fragments de plaque où figure le numéro de régiment.

Insigne d'infanterie de marine

Un insigne militaire en alliage cuivreux a été retrouvée (Us 2068 – Iso 1). Il s'agit d'une applique en relief faite d'une ancre enroulée d'un bout (fig. 9). Au revers, l'objet est creux. Ce type d'insigne ornait les shakos de modèle 1874 d'infanterie de marine mais aussi les casques en pain de sucre d'officier d'infanterie de marine au cours du dernier tiers du XIX^e siècle⁽¹¹⁾ (fig. 9). Elle pouvait également décorer une giberne (boîte portée en bandoulière par les soldats dans laquelle ces derniers conservaient généralement leurs cartouches et les outils nécessaires à l'entretien de leur arme)⁽¹²⁾.



Fig. 9 – Insigne de marine (Us 2068) du Fort Saint-Louis, Fort-de-France (crédit LandArc) et comparaisons de shako modèle 1874 et casque colonial en pain de sucre (sources web).

COMPARAISONS AUX PETITES ANTILLES ET DANS LA MER DES CARAÏBES

Les plaques de shako du Fort Saint-Louis ne sont pas les premières que l'on rencontre aux Petites Antilles. Effectivement, plusieurs éléments rattachables au couvre-chef militaire ont pu être identifiés sur différents sites des Antilles françaises.

Sur le site du fort Delgrès, ancien Fort Saint-Charles à Basse-Terre (Guadeloupe), au moins quatre éléments se rattachant à ce type d'accessoire ont pu être reconnus dont trois plaques alliage cuivreux associées à des bonnets du Corps Royal d'Artillerie de Marine, devenu Corps Royal d'Artillerie des Colonies en 1784 (fig. 10, a-b-c). Ce modèle est attribuable aux années 1780 et deux exemplaires de la même période reprenant un décor similaire (grenades en plus), provenant d'un bonnet de grenadier du Corps Royal de la Marine, a été retrouvés sur l'épave *La Boussole*, l'un des deux navires de l'expédition de Jean-François de La Pérouse qui sombra en 1788 à Vanikoro (Archipel des Îles Santa-Cruz, Îles Salomon) (fig. 10)⁽¹⁶⁾. Ce type de plaque se fixe par une attache à deux pattes pouvant être écartées comme une attache parisienne,



Fig. 10 – Plaque et ornements de couvre-chefs aux Petites Antilles : a-b-c : plaque et fragments de plaques de bonnet en alliage cuivreux du Corps Royal d'Artillerie de Marine, devenu ensuite Corps Royal d'Artillerie des Colonies en 1784, années 1780, découvert au fort Delgrès, Basse-Terre (Guadeloupe) (étude F. Casagrande, Inrap) ; d : bossette de shako de voltigeur de la Garde, Second Empire – Habitation Berg(e), Pointe-Noire (Guadeloupe) (étude C. Vallet, Inrap) ; e : bossette de shako de grenadier, gendarme ou artilleur modèle 1812, ou garniture de harnais d'équipage, Premier Empire – Fort Delgrès, Basse-Terre (Guadeloupe) (étude F. Casagrande, Inrap) ; f : fragments de plaque de Stovepipe britannique, 1803-1812 - Fort Louis, Marigot (Saint-Martin) (étude A. Coulaud, Inrap) (crédits A. Coulaud).

prenant le tissu en étau entre la plaque et ses pattes. Les artilleurs du Corps Royal de la Marine arment les batteries d'artillerie des forts et défenses côtières, volonté issue d'un changement de doctrine d'emploi, entre 1773 et 1784, puis à partir de cette date les artilleurs du Corps Royal d'Artillerie des Colonies prend le relais⁽¹⁷⁾. Le décor est très complet. Il se compose d'une banderole surmontant une couronne aux armes de France. Le centre est occupé par un écu ovoïde portant trois fleurs de lys en avant d'une ancre de marine. Le pourtour est orné par des drapeaux, un canon, un mortier ainsi que plusieurs bombes et boulets de canon.

(11) Sources internet ; Boisselier, Darbou 1939, p. 45-46.

(12) Pétard 1986, p. 51.

(13) Casagrande 2011, p. 115, pl. 5, ef.

(14) Il se peut également que ces éléments proviennent d'une giberne, les formes étant très similaires pour les éléments de bonnets et de giberne et reprenant les mêmes codes. Cependant, les dimensions de ses éléments joueraient plus en faveur de la plaque de bonnet.

(15) Lesueur 2013, p. 17.

(16) <https://www.collection-laperouse.fr/fr/la-collection/les-%C3%AAtements-et-uniformes#&gid=1&pid=6>

(17) Lesueur 2013, p. 16.



Fig. 11 – Plaque de bonnet de grenadier du Corps royal de la Marine. Site de la Faille, épave de la Boussole. Coll. Drassm/Mcc (T. Seguin).

Le dernier élément métallique retrouvé sur le fort Delgrès correspond à une plaque ovoïde en alliage cuivreux portant le même type d'attache est figurant une grenade (fig. 10-e). Cet élément correspond soit à une bossette de shako (fixée de part et d'autre du couvre-chef et maintenant la jugulaire) de grenadier, gendarme ou artilleur, modèle 1812 ou à une garniture de harnais d'équipage des mêmes corps d'arme attribuable au Premier Empire.

Une autre bossette de shako, plus tardive, a été identifiée sur le site de l'habitation Berg(e) à Pointe-Noire (Guadeloupe)⁽¹⁸⁾. Il s'agit d'une bossette circulaire en alliage cuivreux portant une grenade et attribuable à un shako de voltigeur de la Garde du Second Empire (fig. 10-d ; 12). La découverte d'un élément de ce type sur une habitation est assez originale, même si nombre d'éléments d'uniforme tels que les boutons sont régulièrement découverts dans ce type de contexte, démontrant une présence permanente des forces armées dans les territoires d'Outre-Mer et au sein des différentes couches de la société.



Fig. 12 – Shako du 4^e régiment de voltigeurs de la Garde Impériale, modèle 1857, Musée de l'Armée, (Réunion des Musées Nationaux, E. Cambier).

Côté britannique, un seul élément attribuable au couvre-chef a été identifié à ce jour sur le site du fort Louis à Marigot (Saint-Martin)⁽¹⁹⁾. Il s'agit des plusieurs fragments d'une plaque de *stovepipe* (couvre-chef en forme de fourneau de poêle) de l'infanterie britannique (fig. 10-f ; 13). Ce modèle de plaque présente un décor assez complet, arborant la couronne britannique: le lion (symbole de la royauté britannique), des drapeaux, des lances, des trompettes, des fusils et des sabres. La partie centrale de la plaque présente un médaillon circulaire réalisé sous la forme d'un double cercle concentrique guilloché, représentant un baudrier sur lequel est inscrit: «Honi soit qui mal



Fig. 13 – Infanterie de ligne britannique durant les guerres napoléoniennes (Osprey Publishing)

y pense». Cette devise et ce baudrier (à l'origine le baudrier de chevalerie, qui permettait de porter l'épée) sont les emblèmes de l'ordre de la Jarretière, l'ordre de chevalerie britannique le plus important et dont le grand maître est généralement le souverain britannique du moment. Cette devise est donc par translation l'une de la royauté britannique avec «Dieu est mon droit». Le centre du cercle formé par le baudrier porte le *Royal Cypher* (monogramme personnel du souverain britannique en exercice): «GR». Ici le monogramme présente les lettres G et R pour George Rex (Roi George), pour le roi George III le Fermier (1738-1820, règne de 1760-1820). Le modèle présent ici est utilisé dans les armées de l'Empire de 1803 à 1812. La plaque est perforée par huit trous circulaires afin de la fixer sur le couvre-chef. D'après le contexte de découverte, cet élément est à rattacher à l'occupation britannique de la partie française de l'île de Saint-Martin entre 1810 et 1815.

(18) Bonnissent 2013, p. 129.

(19) Coulaud 2017, p. 106-107, fig. 126.

DES DÉCOUVERTES DE GARNITURES DE SHAKO EN FRANCE MÉTROPOLITAINE

En métropole, les fragments de garniture de shako restent également rares en contexte archéologique. Quatre sites archéologiques ont livré ces éléments : Rigny-Ussé (Indre-et-Loire), Roissy-en-France (Val-d'Oise), Camiers (Pas-de-Calais) et La Rochelle (Charente-Maritime).



Fig. 14 – Bossette et plaquettes de jugulaires (modèle 1801-1820) venant de Camiers et de Roissy-en-France avec comparaison (crédit Lemaire 2015 et LandArc).

On peut noter la découverte d'une plaque en contexte funéraire retrouvée dans la tombe 164 à Rigny-Ussé, plus précisément en position fonctionnelle sur le front du soldat⁽²⁰⁾. Cette plaque losangique est ornée d'un aigle impérial aux ailes déployées tenant le foudre dans ses serres, d'un cor de chasse entourant un numéro de régiment : le chiffre 25. Il s'agit d'un modèle de plaque utilisé entre 1806 et 1810 qui devait sertir le couvre-chef d'un soldat appartenant au 25^e régiment de chasseur à cheval de la garde impériale⁽²¹⁾.

Sept plaquettes en alliage cuivreux, rapportées et non décorées, (Fait 3448) ont été retrouvées sur le site du 14, rue Jean Moulin à Roissy-en-France⁽²²⁾ (fig. 14). Elles appartiennent à un type de jugulaire qui agrémente les shakos des régiments d'infanterie légère, de grenadiers, de cavalerie et d'artillerie entre les années 1801 et 1820⁽²³⁾. Il s'agit de jugulaires faites de deux lanières de cuir de forme trapézoïdale sur lesquelles sont fixées des plaquettes en écaille rapportées et se superposant. Selon leur positionnement, elle dispose d'un, de deux ou de trois lobes. Les jugulaires des modèles suivants à partir de 1821 ne présentent plus des plaquettes rapportées mais des tôles dessinant en relief de petites écailles comme c'est le cas de celles retrouvées sur le Fort Saint-Louis. A Roissy-en-France, on distingue deux plaquettes à un lobe (position terminale), trois exemplaires à deux lobes (1^{ère} ou avant-dernière position selon leur largeur) et deux plaquettes à trois lobes (position centrale).

On peut aussi évoquer une bossette de fixation de jugulaire de shako à décor d'étoile (modèle 1801-1821) qui provient de Camiers – Sainte-Cécile (fig. 14) sur le site du 96^e régiment d'infanterie napoléonienne accueillant la première division de camp de Montreuil appartenant lui-même au grand « camp de Boulogne-sur-Mer » installé à Wimille entre 1803 et 1805⁽²⁴⁾. Cette armée installée sur le littoral du Pas-de-Calais, autour des principaux ports, était destinée à l'invasion de l'Angleterre. Cette armée dite « des Côtes de l'Océan » est transformée en Grande Armée en août 1805, quelques jours avant son départ pour l'Allemagne. On compte trois divisions installées autour de Montreuil-sur-Mer dont la première division à Camiers et la seconde à Etaples-sur-Mer dont le campement accueillait notamment le 69^e régiment de ligne. Une partie de ces camps a été fouillée entre 2004 et 2010⁽²⁵⁾.

Un dernier élément peut-être évoqué. Il s'agit d'un fragment de possible plaque de shako formant un aigle impérial incomplet en alliage cuivreux (Us 1297) venant du 23, rue du Duc à La Rochelle⁽²⁶⁾.

(20) Poirot *et al.* 1992, p. 147-149, fig. 64, n° 66.

(21) Poirot *et al.* 1992, p. 149.

(22) Soulat 2016, p. 340, 350, 353, pl. 2.

(23) Tavard 1981, p. 166-179.

(24) Lemaire 2015, vol. 3, p. 39, pl. 27.

(25) Lemaire 2015.

(26) Berthon 2013, p. 106-107, fig. 8.8, n° 221.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Berthon 2013 :

A.-A. Berthon (dir.), *Aspects de la culture matérielle médiévale et moderne – La Rochelle, XIII^e-XIX^e siècles: les objets archéologique dans leur contexte*, Editions Evéha, 2013, 177 p.

Blondieau 1980 :

C. Blondieau, *Aigles et Shakos du Premier Empire*, Argout Edition, 1980, 72 p.

Blondieau 1994 :

C. Blondieau, *Plaques De Shakos De Shapskas, De Bonnets à Poils... 2^e Partie: Les Lys Le Coq L'Aigle, Le Képi Rouge*, Paris 1994, 134 p.

Casagrande 2011 :

F. Casagrande, « 3. Etude de mobilier », dans A. Jegouzo (dir.), *Fort Delgrès, DOM, Guadeloupe, Basse-Terre*, Rapport d'opération de diagnostic archéologique, vol. 1, Inrap GSO, novembre 2011, p. 100-118.

Coulaud 2017 :

A. Coulaud, « 3.2.3.2 Le mobilier métallique », dans E. Barthélémy-Moizan (dir.), *Fort-Louis, COM, Saint-Martin, Marigot*, Rapport de diagnostic archéologique, Inrap GSO, janvier 2017, p. 91-115.

De Montandre-Longchamps, De Montandre, De Roussel 1789 :

F.-E. de Montandre-Longchamps, A. de Montandre, J. de Roussel, *Etat militaire de France, pour l'année 1761, septième année*, Paris, Chez Guillyn, libraire, quai des Augustins, 1789.

Leloir 1961 :

M. Leloir, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires, des armes et des étoffes, des origines à nos jours*, achevé et réalisé sous la direction d'André Dupuis, 2^e édition, Paris, Gründ, 1961, 392 p.

Lemaire 2015 :

F. Lemaire, ZAC du « *Domaine du Chemin des Près* », *Etaples-sur-Mer, Nord-Pas-de-Calais, Le Camp du 69^e de ligne – La Grande Armée à Etaples: Le camp de Montreuil 1803-1805*, Rapport de fouille, Inrap Nord-Picardie, juin 2015, vol. 3, 531 p., 133 pl.

Lesueur 2013 :

B. Lesueur, « L'artillerie et les colonies sous l'Ancien Régime », *Revue Historique des Armées*, 271, p. 6-19.

Pétard 1986 :

M. Pétard, *La bufflèterie militaire de 1600 à 1870. Catalogue raisonné des équipements de l'homme de guerre, de l'Ancien Régime à la Troisième République, Tome III de 1789 à 1804*, 1986, 120 p.

Poirot et al. 1992 :

A. Poirot, D. Alexandre-Bidon, G. Coulon, N. Gaillard « 2.6.3. Les objets de parure et de piété et les accessoires de vêtements » dans E. Zadora-Rio et al., *Fouilles et prospections à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire), rapport préliminaire 1986-1991*, *Revue Archéologique du Centre de la France*, 31, 1992, p. 143-160.

Soulat 2016 :

J. Soulat, « Etude du petit mobilier et du verre », dans J.-Y. Dufour (dir.), *Roissy-en-France, 14 rue Jean Moulin, La ferme de la Selle, Île-de-France, Val-d'Oise (95)*, Rapport de fouille, Service Régional de l'Archéologie, Paris, Inrap-Centre Île-de-France, septembre 2016, p. 335-413.

Tavard 1981 :

C. H. Tavard, *Casques et coiffures militaires français de l'époque gauloise à la seconde guerre mondiale*, édition Jacques Grancher, Paris, 1981, 252 p.

Tótfalusi 2001 :

I. Tótfalusi, « Magyar etimológiai nagyszótár [« Grand dictionnaire étymologique hongrois »], Budapest, Arcanum Adatbázis, coll. « Arcanum DVD Könyvtár » (no 2), 2001.

LandArc

Siège social :

1 rue Jean Lary
32500 Fleurance
Tel. 05 62 06 40 26
archeologie@landarc.fr
N° Siret : 523 935 922 00014



Correspondant nord :
5, rue Victor Chevin
77920 Samois-sur-Seine
archeologie@landarc.fr

www.landarc.fr

ISSN 2272-7817



9 772272 781024